

Lyon allogène

Les musiques de l'émigration dans la cité

*Eric MONTBEL **

Les grands centres urbains de Rhône-Alpes, ont attiré de nombreux migrants tout au long du siècle. Ces derniers ont fait voyager avec eux leurs musiques. Une mémoire recueillie par le Centre des Musiques Traditionnelles Rhône-Alpes.

Rhône-Alpes, région parmi les plus industrialisées et les plus riches d'Europe, attire depuis longtemps les populations étrangères, «allogènes». L'émigration rurale franco-française, qui poussa les Ardéchois, les Limousins, vers les faubourgs de Lyon au XIXe siècle, avait son quartier de résidence : la Guillotière. Elle a laissé la place à des migrations successives, d'origines diverses : Portugais, Corses. Aujourd'hui, la Guillotière, la place du Pont, sont le rendez-vous des populations du Maghreb, et les musiciens professionnels ou semi-professionnels possèdent là plusieurs quartiers généraux stratégiques, installés dans des bars, leur permettant de gérer un marché du travail parfois foisonnant. Le regroupement des populations par quartiers bien précis dans la ville, est une constante. Même si le *Chinatown* lyonnais reste modeste en comparaison des regroupements ethniques des villes américaines, de Paris et de Londres, on constate l'existence de circuits économiques et culturels où la musique se pratique dans le fond des cafés, pour les fêtes familiales ou religieuses. La visibilité des ces pratiques musicales est mise en lumière, pour les Lyonnais de souche, à l'occasion du Ramadan, de l'Illaïd ou du Nouvel An vietnamien, par exemple.

* Musicien, codirecteur artistique,
Centre des Musiques Traditionnelles Rhône-Alpes

Les autres grands centres urbains de Rhône-Alpes, Valence, Grenoble, Saint-Etienne, et les vallées industrielles de Maurienne ont attiré de nombreux migrants tout au long de ce siècle, qui quittèrent l'Italie, l'Arménie, l'Espagne, le Portugal puis le Maghreb, le Sud-Est asiatique pour des raisons à la fois économiques et politiques. Installés en Savoie, dans l'Isère, dans le Rhône, dans la Drôme, les nouveaux arrivants ont fait voyager avec eux non seulement leur cuisine, leur langue, leur musique, mais aussi leur façon de vivre, leur culture.

Lyon est une ville à vocation cosmopolite, quoi qu'en pensent les urbanistes. Ici, un souvenir personnel : qui se souvient de la montée de la Grande-Côte à la Croix-Rousse, dans les années soixante ? L'enfant qui passait là traversait un souk, avec ses danseuses arabes dans les cafés surpeuplés, ses boutiques de photographes aux portraits retouchés à l'aquarelle, et de la musique partout, qui sortait de toutes les radios et de toutes les allées, sons de gasba, de mezzoued, mélismes des chanteurs et langages inconnus. Cette côte si raide, avant qu'elle ne soit «réhabilitée», était investie d'un exotisme local, créant au cœur de Lyon un univers étrange, inquiétant et chaleureux, plus impliqué et plus humain que les tours bétonnées des quartiers sud. Dix ans plus tard, le folk urbain prenait naissance à quelques encablures de là, dans un club en sous-sol où de jeunes citadins réinventaient la musique rurale.

Aujourd'hui, les émigrations à Lyon sont-elles porteuses de musiques nouvelles ?

Les pratiques locales sont le reflet de la place que tient la musique dans les pays d'origine. Les phénomènes identitaires ne sont pas les mêmes pour les Turcs, les Vietnamiens, les Espagnols ou les Arméniens. Ces phénomènes de translation culturelle, qui concrétisent à la fois une acculturation et une enculturation, une perte et un enrichissement, poussent les jeunes générations, nées à Lyon de parents étrangers, vers des attitudes diverses. Ces attitudes vont de l'idéalisation au rejet.



Pour les jeunes d'origine espagnole, il faut constater l'explosion actuelle des pratiques de flamenco en banlieue : les cours de guitare et de danse sont en accroissement, relayés par un mouvement associatif intense. L'effet de mode flamenco, enrichi par la présence à la périphérie lyonnaise de nombreux gitans, touche non seulement ceux qui sont originaires d'Andalousie, mais aussi de l'Espagne toute entière, d'où qu'ils viennent. Duende, puissante association fédératrice en Rhône-Alpes, possède parmi ses adhérents des guitaristes, des chanteurs et des danseuses de haut niveau. La dimension identitaire est ici portée par un genre musical et esthétique dont l'universalité transcende la question de l'origine.

La diaspora arménienne cultive envers la musique une attitude presque religieuse, tant le symbole identitaire y est fort. L'évocation du génocide de 1915 et de l'exode vers la France, reste essentielle. Cette mémoire collective, sans cesse ravivée par une fatalité acharnée (tremblement de terre d'Erevan, situation économique de l'Arménie), soude les liens de la communauté arménienne installée à Valence, Romans, Décines ou Rillieux. La musique y est avant tout perçue comme un conservatoire de l'identité, peu susceptible de changement car sans cesse assimilée à la fracture historique. Tout le travail des musiciens arméniens en Rhône-Alpes, tel le groupe Spidak, s'effectue autour d'un effort de connaissance et de reconstitution des sources musicales arméniennes (1).

Pour les Maghrébins, pour les Marocains, les Algériens et les Tunisiens, la situation est beaucoup plus complexe. Les musiciens arabes sont nombreux en Rhône-Alpes. Leur musique semble avoir une valeur essentielle pour les générations nées dans les pays d'origine. Pourtant, à de rares exceptions près, les jeunes Beurs semblent surtout ouverts au rap et à la danse hip-hop, parfois au raï. L'attrait pour les musiques des pays d'origine se fait plus par le biais des *samples* des échantillonneurs, très souvent utilisés par la *dance music* et la techno. La danse orientale suscite également un grand engouement chez les filles, et elle est parfois utilisée en danse urbaine, comme le fait par exemple le collectif Accro-rap. De plus, les musiques arabes sont particulièrement complexes et multiples : les genres y sont nombreux et diversifiés. Le maalouf, genre classique, ou l'arabo-andalou de Constantine, entretiennent avec les mu-

siques populaires de mezzoued (cornemuse) ou de gasba (flûte oblique) autant de distance que nos musiciens d'opéra avec un joueur de vielle à roue : les présupposés y sont les mêmes, et les concepts de classe encore plus marqués qu'en France (2). Les cassettes de chanteurs de variétés arabes en vente sur les marchés de Vénissieux, du Bachut ou de la Guillotière, sont indifféremment libanaises, syriennes, égyptiennes ou tunisiennes. S'y ajoutent des données identitaires locales fortes : les Kabyles, les Berbères, nombreux en France, portent leur revendication linguistique au-delà de l'Algérie. Le mouvement idéologique et religieux islamiste, enfin, confère à la musique un rôle particulier : en tant que marqueur culturel arabe, elle est parfois rejetée par de jeunes générations très soucieuses d'intégration. En tant que valeur de loisir et de divertissement, elle est censurée et rejetée par un islam extrémiste. Pourtant, ces musiques sont particulièrement vivantes à Lyon, Saint-Etienne ou Grenoble. Le grand nombre de professionnels exilés en Rhône-Alpes, politiquement ou économiquement, doit être souligné. Un grand joueur de oud tunisien comme Khaled Ben Yahia, un spécialiste de l'arabo-andalou algérien comme Mohamed Mahdi, un mezzouari de Saint-Chamond comme Rabbia, un fin joueur de santour comme Iad Haimour, un auteur-compositeur berbère comme Mustapha Aïssi, un chanteur, ouvrier chez Brandt, comme Omar el Maghribi, trouvent des occasions régulières de jouer. Les réseaux sont surtout internes, à l'occasion de mariages, de fêtes religieuses ; mais la musique arabo-andalouse est appréciée aussi par les non-musulmans, notamment par les juifs d'Afrique du Nord, rapatriés en France dans les années soixante.

Si les figures les plus connues de la scène arabe de Lyon restent Jimmy Oid et Rachid Taha, tout un réseau professionnel et semi-professionnel, relayé par plusieurs maisons d'édition de cassettes installées elles aussi à la Guillotière, travaille dans l'agglomération. Ces musiciens, par leur présence de plus en plus active dans les circuits socio-culturels classiques, transforment les styles musicaux, les manières de jouer de nombreux musiciens français. Des spécialistes de jazz, de musique médiévale, de danse ou de musique traditionnelles, s'associent à ces musiciens et à leurs instruments translateurs, tels que le oud, le santour, et, en premier lieu, les percussions.

Une sorte de *world music* locale semble se développer également, et de nombreux groupes présentent leur interculturalité comme l'un des éléments fondateurs de leur envie de faire de la musique ; ainsi, à Romans, le groupe Evasion. L'identité n'est pas non plus une fatalité : on peut être jeune, berbère et lyonnais, et jouer du blues ou des musiques celtes. Pourtant, le fait est là, et chaque saison voit se créer de nouveaux groupes kabyles, turcs ou andalous à Saint-Fons, à Saint-Priest ou à la Croix-Rousse.

Quel devenir pour les musiques communautaires «allogènes» ?

Le danger qui guette toute pratique culturelle identitaire est celui de la folklorisation. Processus bien connu de nos campagnes françaises, et qui voit des traits particuliers, des expressions musicales originales, se fixer, se pétrifier autour d'une mise en spectacle réductrice et autarcique. L'avenir, sans doute, est fait d'échanges et de transformations. La

valorisation des musiques allogènes passe d'abord par une connaissance réciproque des communautés, par la curiosité de pratiquer ensemble la musique, antichambre du vivre ensemble. Si l'Europe doit être cette terre multiculturelle, ce sont des expressions artistiques que partiront les bonnes idées du nouveau siècle. L'exemple nous vient déjà de Bruxelles, ou de Genève. A Bruxelles, un « *intercultureel Centrum voor Migranten* » effectue un travail de repérage et de diffusion des musiques de l'émigration et publie un disque compact collectif (3). A Genève, les Ateliers d'ethnomusicologie et l'association Viva organisent une «Fête de la diversité» qui réunit tous les musiciens étrangers de la ville ; Genève, 350 000 habitants, 158 000 étrangers comme le rappelle l'un des animateurs de ce mouvement, Laurent Aubert (4).

Qu'apportent les musiques communautaires à la ville ? De nouvelles fêtes, de nouvelles ritualités, et des espaces de musique différents du concert. Les pratiques de danse, qui ont déserté nos fêtes urbaines et ne nous semblent convenables que dans l'anonymat du club ou de la *rave*, reviennent en force, notamment par les musiques du sud. On constate aujourd'hui une mixité des programmations des musiques du monde dans les équipements culturels de deuxième cercle, qui prennent le relais du travail d'exploration effectué par les MJC et les petites structures de banlieue depuis des années. C'est par la périphérie que les musiques vivantes font leur retour dans le cœur déserté des villes. Ainsi, plus que de «musique urbaine», peut-on parler aujourd'hui de musiques des périphéries urbaines, musiques allogènes et musiques en mouvements, multiples et mixées.

Le CMTRA est aujourd’hui engagé dans un travail de recensement et de publication de l’ensemble de la pratique musicale d’origine étrangère en Rhône-Alpes, et publiera bientôt un double CD présentant la diversité de ces musiques traditionnelles vivantes.



(1) La Maison de la culture arménienne, sous l’impulsion d’Agop Bayadjian, et l’Ecole nationale de musique de Villeurbanne, tout particulièrement la classe de musique orientale de Marc Loopuyt, participent à cet échange entre Rhône-Alpes et Erevan, en invitant de grands maîtres arméniens.

(2) Le Centre des musiques traditionnelles en Rhône-Alpes (CMTRA) vient de

publier un disque compact consacré aux musiciens maghrébins en Rhône-Alpes et réunissant une quinzaine d’artistes en couvrant ces genres très diversifiés.

(3) «Planel Flanders. Muziek van allochtonen in Vlaanderen» (1996). Musiciens, chanteurs du Zaïre, d’Italie, de Turquie, d’Argentine, du Mali, de Chine, du Maroc, d’Algérie, du Liban, de Grèce, et groupes interculturels vivant tous à Bruxelles. Un CD édité par Interculturel Centrum voor Migranten, Gollaistrool 78, 1030 Bruxelles, Belgique.

(4) Ateliers d’ethnomusicologie - Case postale 318 - CH 1211 GENEVE 25. Voir l’interview de Laurent Aubert dans *Musiques Traditionnelles Rhône-Alpes* n°14, juillet 1994.

* Cet article a précédemment été publié dans l’ouvrage collectif «Musiques urbaines, musiques plurielles» édité par la Direction Régionale des Affaires Culturelles et les Editions Paroles d’Aube, reproduit avec l’aimable autorisation de l’auteur.

